LA JOUEUSE,

DRAME,

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

Par M. LE BRUN.

REPRÉSENTÉE pour la première fois sur le Théâtre du Palais-Royal, le Mercredi 17 Juin 1789.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
RÉSERVE
NAPOLI

A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Gallande, n°. 64.

1789.

PRÉFACE.

UN Roman, dont je lus le précis, il y a un an, daus le Journal de Paris, ma fourni l'idée de cette Pièce. Je n'ai pas lu le Roman, j'en ai oublié le titre, & comme on ne me fera pas l'honneur de rendre compte de mon Drame, il eſt probable que j'ignorerai longtems les rapports qui exiſtent entre les deux ouvrages.

A MONSIEUR DE MONVEL.

MON AMI.

En vous offrant un ouvrage que vous faites ſi bien valoir, je ſatisfais à la reconnoiſſance & je cède à l'impulſion des ſentimens d'eſtime & d'amitié que vous m'inſpirez déjà. Puiſſiez vous, pour l'intérêt du public & pour le mien, exercer long-tems ce talent qui ſéduit à ſi juſte titre. Il aſſure les plaiſirs de l'un & les ſuccès de l'autre.

LE BRUN.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Monſieur DE LIMEUIL.	*M. Monvel.*
Madame DE LIMEUIL.	*Mad Roubaud-Vermilly.*
ANGELIQUE, fille de M. de Limeuil.	*Mad. St. Clair.*
VALVILLE, amant d'Angélique.	*M. St. Clair.*
LE MARQUIS DE MONFORT.	*M. Châtillon.*
MARTON, ſamme de Chambre de Madame de Limeuil.	*Mad. Dambly.*
UN LAQUAIS.	

La Scene eſt d Paris chez M. de Limeuil.

Avis pour la Province.

M. de Limeuil eſt père noble.

Mad. de Limeuil & le Marquis de Monfort ſont premiers rôles.

Angélique & Valville ſont ſeconds rôles.

LA JOUEUSE, DRAME,

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repreſente un ſallon, à la droite eſt un Secrétaire, ſur lequel ſont des reſtes de bougies allumées. M. de Limeuil eſt enfoncé dans un fauteuil, & marque ſon impatience & ſon inquiétude.

SCENE PREMIERE.

M. DE LIMEUIL, *ſeul.*

ELLE ne revient pas..... déjà la nuit s'avance.....
Je compte les momens, & mon impatience
Appelle en vain l'objet qui règne ſur mon cœur.
Son funeſte penchant a détruit la douceur
De ces premiers momens, dont le ſouvenir même
Calmerait mes chagrins, ſi le péril extrême
Où l'expoſe le jeu ne me déſolait pas.

Elle eſt ſage, il eſt vrai ; mais elle a tant d'appas....
Il eſt tant de dangers pour l'inexpérience !
Mon épouſe au tombeau, je crus que la prudence,
Ma fille encore enfant, mon bonheur perſonnel
Sur les pas de l'hymen m'entraînaient à l'autel.
L'amour fixa mon choix. O toi, qui m'es ſi chère,
Je croyais te donner une ſeconde mère ;
Je me ſuis bien trompé, je le ſens, je le vois....
Mais le devoir, au moins, n'a pas perdu ſes droits,
J'oſe encor l'eſpérer.... modère tes allarmes,
Ne préviens pas les coups & renferme tes larmes,
Commande à ta tendreſſe, époux infortuné,
Sers toi de ton pouvoir... Combien il eſt borné,
Quand il faut l'exercer ſur une épouſe aimable
Qu'on chérit tendrement !... je m'en trouve incapable.
Fatal amour du jeu, dans le plus droit des cœurs
Comment ont pénétré tes deſirs, tes fureurs ?
Que deviendront les fruits d'un ſecond hymenée
Si par les paſſions leur mère entraînée
Qu'elle s'oublie au point de diſſiper leur bien ?
Pour aſſurer leur ſort... je dois n'épargner rien.
Armons-nous de courage, & d'un eſprit plus ferme
A ſes erreurs enfin oſons poſer un terme ;
Sachons dans ſon principe arrêter le poiſon,
Et par les ſentimens la rendre à la raiſon.

SCENE II.

M. DE LIMEUIL, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, *avec intérêt.*

QUOI ! vous veillez encor ? Qu'avez-vous donc, mon pere ?

M. DE LIMEUIL.

Ma fille, je n'ai rien.... J'attendais votre mere.

ANGÉLIQUE.

Vous l'attendez souvent.

M. DE LIMEUIL.

Il est vrai.

ANGÉLIQUE.

Si j'osais.

M'expliquer librement....

M. DE LIMEUIL.

Parlez.

ANGÉLIQUE.

Je vous dirais,

Que je tremble qu'enfin...

M. DE LIMEUIL.

Ton père te devine.

Valville aura parlé, le délai le chagrine,
Pour attendre longtems il est trop amoureux.
Tu voudrais....

ANGÉLIQUE.

Je voudrais que vous fussiez heureux:
Je le desire en vain. Vos veilles & vos craintes....

M. DE LIMEUIL.

Mes craintes!

ANGÉLIQUE.

Oui, Monsieur, sur votre front empreintes
Elle percent déja malgré tous vos efforts.
Les chagrins que l'on tait sont toujours les plus forts.
Vous me les confieriez s'ils étaient ordinaires
Et c'est leur excès seul.....

M. DE LIMEUIL.

Ce sont quelques affaires
Qui m'occuppent un peu.

ANGÉLIQUE, *peinée.*

Vous voulez me tromper.
Vous retenez l'aveu prêt à vous échapper
Daignez ouvrir votre ame à votre tendre fille.
Si vous me la fermez, à qui dans la famille
Donnerez vous le droit de calmer votre cœur
Quand ma mère mourut, votre vive douleur

Fut, j'oſe m'en flatter, par moi ſeule adoucie.
Rappelez vous mes ſoins.

M. DE LIMEUIL.

Ah ! je les apprécie.
Mais je n'avais que toi, mon enfant, & convien
Que les tems ſont changés.

ANGÉLIQUE.

Eh, ne ſuis-je plus rien,
Parce que vous avez une ſeconde épouſe ?
Pour la première fois, ah ! je ſerais jalouſe
Des tendres ſentimens qu'elle ſait inſpirer,
Si vous ſouffriez des maux que je doive ignorer.

M. DE LIMEUIL.

Non, je ne ſouffre pas. Gardez-vous de le croire.

ANGÉLIQUE.

Vous vous cachez de moi. Ma cruelle mémoire
Me retrace toujours ces plaintes, ces ſoupirs
Qu'arrache à votre cœur.... Cédez à mes deſirs :
C'eſt le plus tendre amour, hélas, qui vous implore.

M. DE LIMEUIL, *à part.*

Ah ! je vais me trahir, ſi je l'écoute encore.
Haut.
Je voudrais être ſeul, ma fille, laiſſez-moi.

ANGELIQUE.

Vous voulez être ſeul. Ah ! je vois bien pourquoi.
Vous craignez que mon cœur trop tendre & trop ſenſible
Ne l'éprouve avec vous ce ſentiment pénible
Dont vous a pénétré l'aveugle amour du jeu.....
Vous ne répondez pas.... Se taire eſt un aveu.
Permettez que du moins je partage vos peines.
Votre ſilence encore ajouterait aux miennes.
Parlez à votre fille, elle eſt à vos genoux.
Par grace, parlez lui.

M. DE LIMEUIL.

Ma fille, levez vous.
Je ſens ce que je dois à cet amour ſi tendre
Qui vous guide vers moi. Si je pouvais m'y rendre
J'aurais déjà parlé. Gardez vous d'inſiſter.
Peut-être ai-je un ſecret qu'il vous faut reſpecter.
Si vous voulez enfin obliger votre père,

Quelques ſoient vos ſoupçons, ménagez une mère.
A vos égards, ma fille, elle a des droits ſacrés.
Les cœurs juſtes & bons ſont toujours modérés :
Ne l'oubliez jamais. Si je ſouffre en ſilence,
Vous devez m'imiter. Souvent une imprudence
A cauſé bien des maux Dans cette occaſion
Vous n'avez qu'un parti, c'eſt la diſcrétion,
Allez, & ſi je peux croire à votre prudence,
Vous me la prouverez par votre obéiſſance.

ANGÉLIQUE.

Si vous me l'ordonnez.....

Son père lui fait ſigne de ſortir.

Je me retire donc ?

M. DE LIMEUIL.

Oui, vous m'obligerez. Faites venir Marton.

SCÈNE III.

M. DE LIMEUIL, *ſeul.*

Je brulais de parler. J'ai dû, je dois me taire.
Un époux honnête homme eſt le dépoſitaire
De l'honneur de ſa femme. Il faut être inſenſé,
Pour découvrir le trait dont ſon cœur eſt bleſſé,
Pour livrer au mépris la moitié de ſoi-même
Et doubler ſes tourmens par ceux de ce qu'on aime!

SCENE IV.

MARTON, M. DE LIMEUIL.

MARTON.

MONSIEUR veut me parler ?

M. DE LIMEUIL.

Oui.

MARTON.

Que me voulez-vous ?

M. DE LIMEUIL.

Madame va rentrer.

MARTON.

Mais soit dit entre nous,
Elle rentre un peu tard.

M. DE LIMEUIL.

N'importe, il faut l'attendre.

MARTON.

Eh bien; je l'attendrai.

M. DE LIMEUIL.

Quelqu'un l'est venu prendre ?

MARTON.

Le Marquis de Monfort.

M. DE LIMEUIL.

Ce joli Cavalier,
Qui raisonne de tout ?

MARTON.

Il devient familier.

M. DE LIMEUIL.

Puisqu'il plaît à Madame, il doit être estimable.

MARTON

Oh ! sans difficulté.

M. DE LIMEUIL.

Si vous étiez capable
De vous imaginer.....

MARTON.

Je n'imagine rien.

M. DE LIMEUIL.

Taiſez-vous.

MARTON.

Je me tais.

M. DE LIMEUIL.

Et vous faites fort bien.
Je n'aime pas du tout que chez moi l'on s'ingère
De vouloir pénétrer...,

MARTON.

Vous êtes bien ſévère !
Madame eſt plus facile, elle me répondra.

M. DE LIMEUIL.

Monfort l'eſt venu prendre, il la ramenera.

MARTON.

Je le crois comme vous.

M. DE LIMEUIL.

Dès qu'il l'aura laiſſée
Vous viendrez m'avertir.

MARTON, *à part.*

Duſſai-je être chaſſée,
Mon devoir me l'ordonne & je veux l'avertir.....

M DE LIMEUIL.

Si vous parliez plus haut, vous me feriez plaiſir.

MARTON.

Tout comme il vous plaira. Mais dites moi, de grace,
Pour obtenir la paix, ce qu'il faut que je faſſe ?
Si je parle trop haut, ſoudain vous m'arrêtez ;
Si je parle trop bas, vous vous inquiétez.
Moi je ne ſais que faire.

M. DE LIMEUIL.

Obéir & répondre.

MARTON.

Tenez, mon cher Monſieur, je ne puis me refondre.
Vous voulez que je parle ; eh bien, je parlerai,
Et ſi vous l'exigez, après je me tairai,
Mais je ſerai contente.

M. DE LIMEUIL.

Eh bien parlez.

MARTON.

Madame.....

M. DE LIMEUIL.

Voyons, qu'a-t-elle fait?

MARTON.

Je vais lui percer l'ame.
Dois-je lui découvrir.....

M. DE LIMEUIL.

Enfin, parlerez vous.

MARTON.

C'eſt que je crains vraiment d'affliger un époux
Si ſenſible & ſi bon.

M. DE LIMEUIL.

Parlez, je vous l'ordonne.

MARTON.

Je ne réſiſte plus; mais ne vient-il perſonne?

M. DE LIMEUIL.

A part. *Haut.*
Que va-t-elle m'apprendre? Eh perſonne ne vient.
Après?

MARTON.

Je ne ſais pas, Monſieur, s'il me convient
D'oſer vous réveler.....

M. DE LIMEUIL.

Ce que je ſais peut-être
Et beaucoup mieux que vous.

MARTON.

Cela pourrait bien être.
Les hommes ſont ſi fins!

M. DE LIMEUIL.

Je ne me pique pas
D'être très-pénétrant.

MARTON.

La Comteſſe, en ce cas,
Vous a tout avoué, n'eſt-il pas vrai?

M. DE LIMEUIL.

Sans doute.

MARTON.

Je ne l'aurois pas cru.

M. DE LIMEUIL.

Pourquoi ?

MARTON.

C'eſt qu'il en coûte
De faire un tel aveu, ſur tout à ſon époux.

M. DE LIMEUIL

Ma femme me connaît; je ne ſuis pas jaloux.

MARTON.

Auſſi n'avez-vous pas, Monſieur, ſujet de l'être.

M. DE LIMEUIL

A part *Haut.*
Bon. Et je ſuis très-loin, Marton, de le paraître.
Nos cœurs ſont trop unis.

MARTON.

Ie vous réponds du ſien.
Si comme votre honneur ménageant votre bien.....

M. DE LIMEUIL.

Ma femme joue? Eh bien, il faut qu'elle s'amuſe.
Elle perd? que veux-tu? ſon âge eſt ſon excuſe.
Je me fais une loi de remplir ſes deſirs.

MARTON.

C'eſt qu'ils ſont un peu chers.

M. DE LIMEUIL.

Il lui faut des plaiſirs.
J'épargne, elle dépenſe.

MARTON.

Ah ! quel cœur ! ſi Madame....

M. DE LIMEUIL.

Je ſuis fait pour payer les dettes de ma femme.

MARTON.

Vous avez tout payé ?

M. DE LIMEUIL.

Oui, Marton.

MARTON.

Quand ?

M. DE LIMEUIL.

Ce ſoir.

MARTON.

Le Marquis de Monfort....

M. DE LIMEUIL.

Exprès m'eſt venu voir.

MARTON.

On lui devait beaucoup.

M. DE LIMEUIL.

Non, une bagatelle.

MARTON.

Quarante mille francs !

M. DE LIMEUIL, *à part.*

Grand Dieu ! que m'apprend-elle !

Haut.

Quarante mille francs, qu'eſt-ce donc que cela !
Je ne m'affecte point de ces vétilles la.

MARTON.

Vous êtes généreux !

M. DE LIMEUIL.

Non, je ſuis équitable.
Je commence à vieillir, ma femme eſt jeune, aimable,
Je ne peux, mon enfant, lui tenir lieu de tout.
Le jeu lui fait plaiſir, qu'elle ſuive ſon goût.

MARTON, *piquée.*

Je croyais ſeule avoir toute ſa confiance.

M. DE LIMEUIL.

J'avais auſſi mes droits à cette confidence.

MARTON.

Je le vois bien, Monſieur.

M. DE LIMEUIL.

Ecoutes-moi, Marton.
Depuis quinze ans & plus, tu ſers dans ma maiſon.
Tu m'as toujours trouvé bon & généreux maître.
A mes premiers bienfaits j'ajouterai peut être ;
Ton ſort eſt dans tes mains : c'eſt à toi d'y penſer.
Si de ce que j'ai dit un mot vient à percer,
Je te chaſſe à l'inſtant.

MARTON.

La belle récompenſe !

M. DE LIMEUIL.

Mais auſſi je ſaurai reconnoître un ſilence....

MARTON.

Ah ! j'entends, ce ſecret....

Mad. DE LIMEUIL.

Non, ce n'en eſt pas un;
Mais je veux t'éprouver. Je chargerai quelqu'un
De te veiller de près.

MARTON.

Monſieur, je ſuis muette.

M. DE LIMEUIL.

A Madame, ſurtout, tiens la choſe ſecrete.

MARTON.

Madame.... Elle ſait tout.

M. DE LIMEUIL.

Sans doute elle le ſçait;
Mais je ſuis ſingulier, le ſilence me plaît.
Pour la première fois, je prétends t'y contraindre.

MARTON.

Mais ſi l'on m'interroge?

M. DE LIMEUIL.

Il eſt aiſé de feindre.

MARTON.

Oui, Monſieur, fort aiſé.

M DE LIMEUIL.

Je compte donc ſur toi?

MARTON.

Oui, Monſieur.

M. DE LIMEUIL.

A ce prix tu peux compter ſur moi.

SCENE V.

MARTON, *ſeule.*

JE l'ai dit mille fois, j'ai vraiment un bon Maître.
Mais eſt-il auſſi gai qu'il voudroit le paraître?
C'eſt un homme ſenſé qui rit très-rarement.
Le bonheur du Marquis l'égaie en ce moment.
Je n'y conçois trop rien. N'importe il faut me taire:
Ma fortune en dépend; d'ailleurs je veux lui plaire,
Et puiſque tout ceci ceſſe d'être ſecret,
Quel plaiſir d'en parler..., Mais Madame paraît.

SCENE VI.

MARTON, LE MARQUIS, Mad. DE LIMEUIL.

LE MARQUIS.

LA ſéance, Madame, eſt vraiment déſaſtreuſe.

Mad. DE LIMEUIL.

Eloignez vous, Marton.

Marton ſe retire dans le fond du Théâtre.

LE MARQUIS.

Vous n'êtes pas heureuſe,
Il faut en convenir.

Mad. DE LIMEUIL.

Le deſtin me pourſuit.
J'ai perdu conſtamment pendant toute la nuit.
Oui, je dois renoncer au penchant qui m'abuſe.

Malheur

Malheur à qui s'y livre !

LE MARQUIS.

Heureux qui s'en amuſe.
De pareils accidens peuvent ſe réparer.
Un ſeul inſtant heureux....

Mad. DE LIMEUIL.

Il faut le rencontrer.
Et je n'y compte plus..

LE MARQUIS.

Ayez de la prudence.
Qui fait les frais du jeu ? c'eſt l'inexpérience.
Perd-on, on ſe modère, on attend le moment.
Quand on eſt toujours calme, on gagne ſûrement.
Écoutez mes conſeils, & vous verrez vous même....

Mad. DE LIMEUIL.

Je les ai trop ſuivis. Ce dangereux ſyſtême
M'a mis dans l'embarras & je veux m'en tirer.
Entre vos mains, Marquis, voyez moi l'abjurer
Ce fol amour du jeu, pour jamais j'y renonce.

LE MARQUIS.

L'arrêt eſt un peu dur.

Mad DE LIMEUIL.

Gaiment je le prononce.

LE MARQUIS.

Vous renoncez au jeu, parce que vous perdez ;
Mais ce n'eſt qu'en jouant que vous regagnerez.
Abandonnerez vous une ſomme auſſi forte ?
Vous ſavez.....

Mad. DE LIMEUIL.

Oui, je ſais que je vous dois. N'importe,
Je ferai face à tout & je ne jouerai plus.
Épargnez-vous, Marquis, des efforts ſuperflus.

LE MARQUIS.

A part. *Haut.*
Ce n'eſt pas là mon compte. Et vous êtes capable
De réſiſter longtems ?

Mad. LE LIMEUIL.

Je ſuis inébranlable ;
Je vous le ferai voir.

LE MARQUIS.

Mais vous avez promis.
De déjeuner demain avec tous nos amis.
Vous n'irez pas ainſi leur manquer de parole.
Que diroit-on de vous ? Ce prétexte frivole,
Ce projet de réformie eſt-il bien impoſant ?
Aux yeux de bien du monde, il paroîtra plaiſant.
Quoi, vous prétendriez, à la fleur de votre âge,
Rompre avec les plaiſirs, vivre pour votre ſage,
Aux yeux de l'Univers ainſi vous afficher !
Non, vous n'en ferez rien. Duſſiez-vous vous fâcher,
Je viens, midi ſonnant, enlever ma Comteſſe.

Mad. DE LIMEUIL.

Oh, non pas, s'il vous plaît ; je connois ma faibleſſe.
Elle eſt rare, entre nous, & j'y ſuccomberai.
On jouera de nouveau, de nouveau je perdrai.
C'eſt un parti bien pris, je ne veux pas vous ſuivre.

LE MARQUIS.

On peut ſe réformer ; mais il faut ſavoir vivre.
On compte les momens où l'on ne vous voit pas.
La fête eſt un tribut offert à vos appas.

Mad. DE LIMEUIL.

Vous êtes ſéduiſant, Marquis ; mais ſi je cède,
Je prétens compoſer.

LE MARQUIS.

Pourvu qu'on vous poſsède,
On ſera trop heureux. Voyons, expliquons nous.

Mad. DE LIMEUIL.

N'eſt-il pas des plaiſirs moins dangereux, plus doux
Que ces amuſemens créés par l'impoſture ?
Tôt ou tard on revient à la belle nature.
Dans le fracas du monde on cherche la gaîté :
Elle eſt l'enfant chéri de la ſimplicité.

LE MARQUIS, *ironiquement.*

Je le ſens comme vous, la nature eſt ſublime,
Et le premier des biens eſt notre propre eſtime.
Oui, vous exercerez un empire abſolu.
Et l'on ne jouera pas, c'eſt un point réſolu.

Mad. DE LIMEUIL.

A ces condition je ſerai de la fête.

LE MARQUIS.

Et vous l'embellirez

Mad. DE LIMEUIL.

Vous etes trop honnête

Je ne jouerai donc plus. Il faut au moins compter.
Quel tems me donnez vous, Marquis, pour m'acquitter?

LE MARQUIS.

Vous penſez à cela! mais vous êtes trop bonne.
J'oblige quand je peux, je ne gêne perſonne.

Mad. DE LIMEUIL.

Il faut pourtant finir.

LE MARQUIS.

Eh bien, nous finiſſons.

Mad. DE LIMEUIL.

Mais je voudrais compter.

LE MARQUIS.

Eh bien, nous compterons.

Mad. DE LIMEUIL.

Encore, que vous dois-je?

LE MARQUIS.

Oh, finiſſez de grace.
Un tel empreſſement annonce une diſgrace.
On ne compte jamais avec ſes vrais amis.

Mad. DE LIMEUIL.

C'eſt pourtant le moyen d'être toujours unis.

LE MARQUIS.

Oui, quand on veut fixer des ames ordinaires.
Je n'ai jamais ſuivi les uſages vulgaires.
J'ai ma façon de voir & vous en conviendrez.

Mad. DE LIMEUIL, *finement.*

Pour mon repos, Monſieur, vous me l'expliquerez.

LE MARQUIS.

A part. *Haut.*

L'inſtant eſt preſque ſûr. Liſez donc dans mon ame.
Le plus pûr ſentiment la ſoutient & l'enflamme,
La raiſon le confirme & mon attachement,
Quelque force qu'il ait, croit à chaque moment.

Mad. DE LIMEUIL.

C'eſt aſſez, briſons là.

LE MARQUIS.

Vous rejettez l'hommage
Que l'on rend à des yeux....

Mad. DE LIMEUIL.

Penſez-vous au langage
Que vous tenez, Marquis, ai-je pu mériter....

LE MARQUIS.

Vous ne m'entendez pas.

Mad. DE LIMEUIL, *finement.*

Non?

LE MARQUIS.

Daignez m'écouter.
On n'eſt pas criminel pour être né ſenſible.
Des talens, des vertus l'empire irréſiſtible
Dès mon enfance empreint dans le fond de mon cœur....

Mad. DE LIMEUIL.

Cela peut être vrai.

LE MARQUIS.

Vous me faites honneur.

Mad DE LIMEUIL.

Mais tout éloge outré devient une ironie.
Laiſſons mes qualités.

LE MARQUIS.

C'eſt une tyrannie.
N'importe, vous parlez, on vous obéira.
S'il le faut, en ſilence, on vous admirera.

Mad. DE LIMEUIL, *gaiment.*

En ſilence, d'accord. Reprenons notre affaire.

LE MARQUIS.

Mais tout eſt arrangé, ce me ſemble.

Mad DE LIMEUIL.

Au contraire,
Nous n'avons rien fini.

LE MARQUIS.

Mais convenez, du moins,
Qu'il eſt de vrais amis, de qui les tendres ſoins
Peuvent nous conſoler de toutes nos diſgraces;
Que c'eſt au ſentiment d'en effacer les traces.

Mad. DE LIMEUIL.

Après ?

LE MARQUIS.

Que c'eſt au ſein d'une tendre amitié
Que le malheur finit, & peut être oublié ?
Que ſa touchante loi parle, ſubjugue, entraîne.
Heureux qui s'y ſoumet.

Mad. DE LIMEUIL.

Oui, je le crois ſans peine.
Vous peignez à merveille.

LE MARQUIS.

Ah ! je peins le bonheur.
Un bonheur pur & vrai. Livrez donc votre cœur
A ces ſenſations que j'oſe vous dépeindre.

Mad. DE LIMEUIL.

J'en conçois la douceur ; mais j'ai tout lieu de craindre
Que mes torts répétés, ma diſſipation
Ne troublent les douceurs d'une telle union.
Vous peignez un ami ſi tendre, ſi ſenſible.....

LE MARQUIS.

On peut le raſſurer.

Mad. DE LIMEUIL.

Le croyez vous poſſible ?

LE MARQUIS.

Et quel eſt le mortel qui ne fût trop heureux
De vous offrir ſa bourſe & de combler vos vœux ?
A part.
Elle ſe rend enfin.

Mad. DE LIMEUIL.

Ah ſi j'oſois vous croire,
Que mon ſort ſerait doux !

LE MARQUIS.

Douter de la victoire,
Madame, eſt une erreur.....

Mad. DE LIMEUIL.

Mais vraiment, croyez vous
Que je trouverai grace aux yeux de mon époux ?

LE MARQUIS.

Quoi, c'eſt de votre époux dont vous parlez, Madame !

Mad. DE LIMEUIL.

De qui donc, s'il vous plaît ?

LE MARQUIS, *à part.*

Je crois que cette femme
S'amuſe à mes dépens.

Mad. DE LIMEUIL.

Parlez, raſſurez-moi.
Soyez mon confident.

LE MARQUIS.

Ah ! le charmant emploi !

Mad DE LIMEUIL.

Vous avez commencé, finiſſez votre ouvrage.

LE MARQUIS.

Je ne me mêle pas d'affaire de ménage.

Mad DE LIMEUIL.

Vous m'aſſurez, Marquis, d'un entier dévouement
Et. . . . .

LE MARQUIS.

Mais..., J'ai tout-à-coup changé de ſentiment.

Mad. DE LIMEUIL, *ſérieuſement.*

Vous prenez, croyez-moi, le parti le plus ſage.
Vous auriez tort, Monſieur, d'eſpérer davantage.
Vos feux ſont très légers, un jour les calmera.
Ma note, s'il vous plaît.

LE MARQUIS, *à part.*

Le jeu me vengera.

(*Il tire ſes tablettes & remet un papier à Mad. de Limeuil*).

Mad. DE LIMEUIL.

Très-inutilement, Marquis, je vous arrête.
Au plus tard à midi vous me trouverez prête.

(*Le Marquis ſalue & ſort avec Marton*).

SCENE VII.

Madame DE LIMEUIL, *ſeule, liſant la note du Marquis.*

AI-JE pu juſques là me laiſſer aveugler !
Le total m'épouvante.... il faut pourtant parler.....
Oui, je lui dirai tout, j'en aurai le courage.
En avouant ſes torts un cœur droit ſe ſoulage!
Il verra mes regrets & me pardonnera.
De mes fautes enfin mon bonheur renaîtra.
Me fallait-il, hélas, cette épreuve cruelle
Pour ſoumettre au devoir une femme rébelle
Aux conſeils d'un époux, à ſa tendre amitié,
Et pour que devant lui mon front humilié....

SCENE VIII.

Monſieur & Madame DE LIMEUIL.

Mad. DE LIMEUIL, *avec aménité.*

VOUS ne repoſez pas.

M. DE LIMEUIL.

Eh, le puis-je, Madame ?
Il n'eſt pas de repos quand on craint pour ſa femme.
C'eſt un malheur cruel que de ſavoir aimer.
Que je plains un vieillard qui ſe laiſſe enflammer !

Mad. DE LIMEUIL.

Arrêtez, mon ami, vous me faites outrage.
Vous m'êtes toujours cher. Eh, que m'importe l'âge ?

M. DE LIMEUIL.

Il eſt donc arrivé l'inſtant qui nous raſſemble !

Mad. DE LIMEUIL.

Dans le ſein de la paix nous allons vivre enſemble.
Ta bonté me confond, je veux la mériter
En renonçant au monde.

M. DE LIMEUIL.

Avant de le quitter
N'as-tu beſoin de rien ? ſi j'en crois l'apparence....

Mad. DE LIMEUIL.

Oui, tu peux ajouter à ma reconn iſſance.

M. DE LIMEUIL.

Ce n'eſt pas à préſent qu'il faut diſſimuler.
Tu dois....

Mad. DE LIMEUIL.

Mais....

M. DE LIMEUIL.

Je payerai.

Mad. DE LIMEUIL, *à part.*

Comment lui dévoiler....

M. DE LIMEUIL.

Tu balances ; pourquoi ?

Mad. DE LIMEUIL.

Monſieur....

M. DE LIMEUIL.

Allons, courage.

Mad. DE LIMEUIL.

Ah ! mon cœur eſt ſi plein !

M. DE LIMEUIL.

Que ce cœur ſe ſoulage.
Si tu veux te ſouſtraire à de nouveaux malheurs,
Il faut à ton ami confeſſer tes erreurs.

Mad DE LIMEUIL.

La crainte me retient.

M. DE LIMEUIL.

Que ta vertu la dompte.
C'eſt à ſe dégrader qu'on doit mettre la honte.
Trop heureux les mortels qui ſe ſont égarés,
Par leurs propres erreurs, lorſqu'ils ſont éclairés.

On gagne, chère amie, à faillir de la ſorte.
Les fautes d'un ami, l'amitié les ſupporte.
Elle ſeule ſoutient la triſte humanité,
Et ne s'indigne pas de ſa fragilité.
Eh, qui ſaurait, hélas, où placer ſa tendreſſe,
S'il ne fallait aimer que des cœurs ſans faibleſſe ?
Ouvre-moi donc le tien; tu le dois, je le veux.

Mad. DE LIMEUIL, *à part.*

Qu'avec un tel époux ce moment eſt affreux !
(*Lui donnant la note du Marquis.*)
Tenez, liſez, Monſieur, & jugez ma conduite.

M. DE LIMEUIL, *après avoir lu.*

Elle eſt folle entre nous ; mais l'amour en profite
Pour te rendre à l'honneur, pour rétablir ſes droits,
Jouir de ton retour, retrouver à la fois
Une épouſe fidelle, une mère ſenſible
Rendue à ſes devoirs.

Mad. DE LIMEUIL.

Comment eſt-il poſſible
Qu'un époux, des enfans oubliés, méconnus.....

M. DE LIMEUIL.

Depuis trois jours entiers tu ne les a pas vus.
Mais leur ſort changera, j'en reçois l'aſſurance.

Mad. DE LIMEUIL.

Croyez-en mes ſermens.

M. DE LIMEUIL.

L'exacte bienſéance
Nous défend de devoir plus longtems au Marquis.
Par le moindre délai nous ſerions compromis.
Je crois préſentement connaître à fond cet homme.
Demain à ton réveil je te porte ta ſomme
Si tu le trouves bon.

Mad. DE LIMEUIL.

C'eſt combler mes ſouhaits.

M. DE LIMEUIL.

Ainſi donc nous voilà tous les deux ſatisfaits.
Tu vois de quoi dépend le bonheur de la vie ;
D'un moment de raiſon.

Mad. DE LIMEUIL.

Ah ! mon ame ravie
Bénira le deſtin dont j'éprouvai les coups.
Sans lui je n'aurais pas retrouvé mon époux.
Toute entière à l'erreur, j'ignorerais encore
Ces touchantes vertus, dont mon ſexe s'honore.
On ne les acquiert pas dans un monde trompeur.
Sans elles il n'eſt pas de ſolide bonheur ;
Tu viens de m'en convaincre... A propos, ta prudence
Peut ſeule me ſauver de mon inconſéquence.
J'ai promis au Marquis.....

M. DE LIMEUIL.

Quoi ?

Mad. DE LIMEUIL.

De l'accompagner
Chez la jeune Comteſſe où l'on doit déjeûner
Et je voudrais pouvoir retirer ma parole.
Je me ſuis avancée & cela me déſole.

M. DE LIMEUIL.

Mais il doit s'y trouver quelques honnêtes gens ?

Mad. DE LIMEUIL.

Oui, Monſieur, & beaucoup.

M. DE LIMEUIL.

Soyons donc indulgens.
On doit beaucoup, ma chère, au monde qu'on mépriſe.
On ne peut le changer & le fuir eſt ſottiſe.
Il faut le fréquenter avec précaution.
Un dédain trop marqué n'eſt qu'affectation.
Je ne ſuis pas, du tout, pour les partis extrêmes.
Peut être vos amis m'accuſeraient eux-mêmes
D'être trop exigeant, de contraindre vos goûts,
Et leur malignité retomberait ſur vous.
Votre ſociété paraît diſpendieuſe !
Même, à certains égards, je la crois dangereuſe.
Rompez, c'eſt mon avis, mais rompez par dégrés.
Vos motifs & les miens doivent être ignorés.
Il faut dans tous les tems agir avec prudence
Et dans un ami ſûr, mettre ſa confiance.

Mad. DE LIMEUIL.

Quoi, ſérieuſement....

M. DE LIMEUIL.

Madame, vous irez.
Mais je crains qu'on n'y joue.

M. DE LIMEUIL.

Eh bien, vous y jouerez.
Il eſt un jeu permis pour une femme honnête,
Qui repoſe l'eſprit, loin d'échauffer la tête,
Qui proſcrit les fureurs, les aveugles deſirs,
Et qu'on peut mettre au rang des innocens plaiſirs.
Je compte inceſſamment augmenter ma famille.
Valville eſt honnête homme, il prétend à ma fille;
C'eſt ſans doute un hymen que vous approuverez.
Dès qu'il ſera conclu, ſans crainte vous pourrez
Rompre avec vos amis. Vous leur ferez entendre
Que vous devez vos ſoins à ma fille, à mon gendre.
Allez, & livrez-vous avec ſécurité
Aux douceurs du repos.... que vous m'aviez ôté.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VALVILLE, ANGÉLIQUE.

VALVILLE.

OUI; Monſieur de Limeuil, ſenſible à mon amour,
Me permet d'eſpérer qu'il fixera le jour
Où vous partagerez la plus pure tendreſſe.
Je ne peux y penſer ſans être dans l'ivreſſe!
Nous ſerons donc unis! les plus doux ſentimens
Formeront ce lien, dicteront mes ſermens.....
Mais..... ne puis-je être utile à l'homme reſpectable
A qui je devrai tout?

ANGÉLIQUE.

Cette idée eſt louable
Et bien digne de vous.

VALVILLE.

Je le crois malheureux.

ANGÉLIQUE.

Il eſt des ſentimens triſtes, ou douloureux,
Que détruiſent les ſoins d'une amitié ſincère,
Et je ne doute pas que vous n'aimiez mon père.

VALVILLE.

Ah! je l'aime en effet & je veux aujourd'hui,
Si vous me ſecondez, m'acquitter envers lui.

ANGÉLIQUE.

Sur ſon pénible état il m'impoſe ſilence.

VALVILLE.

Laiſſez un libre cours à ma reconnaiſſance.
Vous en avez trop dit, pour ne pas achever,
Et ſi je vous ſuis cher, il faut me le prouver.

ANGÉLIQUE.

Non, ſes moindres deſirs ſont une loi ſuprême,
Que je dois réverer, j'en appelle à vous-même.
Voyez & jugez moi.

VALVILLE.

Je ne peux vous blâmer :
Son Secret eſt à lui. Vous devez renfermer
Au fond de votre cœur ce que ſa confiance
Vous a permis de voir ; mais c'eſt à ma prudence
A lire dans ſon ame, y chercher ſes chagrins,
De leur malignité détruire les venins,
Rappeller ſon courage en effaçant ſes peines,
Ou ſupporter ma part du fardeau de ſes chaînes.
Il parait.

SCENE II.

VALVILLE, M. DE LIMEUIL, ANGÉLIQUE.

M. DE LIMEUIL.

Eh ! bon jour, mes chers, mes vrais amis.
En tiers dans l'entretien ne pourrais je être admis ?
Si je devine juſte, en vous trouvant enſemble,
Ce n'eſt pas la ſroideur qui tous deux vous raſſemble :
Les cœurs indifférens ne ſe cherchent jamais.
Aimez vous, mes enfans ; vous pouvez déſormais
A vos tendres deſirs vous livrer ſans partage.

L'hymen & ſes douceurs conviennent à votre âge.
Je viens, mon Angélique, en preſſer le moment.
Les jours que nous perdons renaiſſent rarement.
Il faut de ton amant couronner la conſtance
Et par votre bonheur doubler mon exiſtence.

ANGÉLIQUE.

Quoique vous décidiez, c'eſt à moi d'obéir.

M. DE LIMEUIL.

Ce n'eſt pas là le mot dont tu dois te ſervir.
Angélique jamais n'a pû craindre ſon père :
Avec un ami tendre, on doit être ſincère.

ANGÉLIQUE.

Ah ! vous êtes bien ſûr de ma ſoumiſſion.

M. DE LIMEUIL.

Cela ne ſuffit pas dans cette occaſion.
Se marier n'eſt rien, c'eſt tout que d'être heureuſe.
Ta réſerve, envers moi, peut être dangereuſe.
Prononces, mon enfant, ſans feinte & ſans détour,
Fais taire le devoir, laiſſes parler l'amour,
Qu'il décide entre nous..... tu gardes le ſilence ?

ANGÉLIQUE, *avec modeſtie.*

C'eſt vous en dire aſſez.

M. DE LIMEUIL.

Ah ! mon impatience
Attendait cet aveu.

ANGÉLIQUE.

Vous pouviez le prévoir.
Valville eſt vertueux,

M. DE LIMEUIL.

Qu'il ſoit heureux ce ſoir.
Je vais tout préparer.

VALVILLE.

Souffrez que ma tendreſſe
Oſe exiger de vous, Monſieur, une promeſſe
Qui doit mettre le comble à des bienfaits ſi doux.

M. DE LIMEUIL.

Puis-je refuſer rien, Valville, à ſon époux ?

VALVILLE.

Ah ! ce mot ſeul ſuffit à mon ame ravie !

Je veux, dès ce moment, vous conſacrer ma vie,
N'exiſter que pour vous, prévenir vos ſouhaits,
Porter dans votre cœur le bonheur & la paix;
Je ne vous quitte plus & mon aimable épouſe,
Partagera mes ſoins, ſans en être jalouſe.

M. DE LIMEUIL.

Voilà des ſentimens nobles & généreux.
Ils ne m'étonnent pas, je vous connais tous deux.
Mais êtes-vous certains que la froide vieilleſſe
Ne rebutera pas l'amour & la jeuneſſe?
Votre âge, mes enfans, eſt celui des plaiſirs.
Il ne me reſte plus que quelques ſouvenirs.
Ce cœur flétri bientôt, ne pourra vous entendre,
Vous ne vous devez pas en tribut à ſa cendre.

VALVILLE.

Je connais mes devoirs & je les remplirai.
Je ferai plus encore & je les aimerai.
Ceſſez de m'oppoſer vos triſtes deſtinées:
D'un bon père jamais compte t-on les années?

M. DE LIMEUIL.

Je me livre, ſans peine, à cette illuſion;
Mais j'y mets à mon tour une condition.
Néceſſaire, entre nous: la raiſon l'autoriſe.
Promettons nous tous trois d'agir avec franchiſe.
Un jour viendra, peut-être, où nous nous gênerons.

ANGÉLIQUE.

Si ce jour vient jamais, oui, nous en conviendrons.

M. DE LIMEUIL.

Vous me le promettez?

ANGÉLIQUE.

Bien aiſément, mon père,
Et ſans nous expoſer.

M. DE LIMEUIL.

Tu le crois?

ANGÉLIQUE.

Je l'eſpère.

M. DE LIMEUIL.

J'en accepte l'augure & je vais, mes enfans,
Fixer par votre hymen le ſort de mes vieux ans.

SCENE III.

SCENE III.

VALVILLE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Et voilà le mortel qu'a choiſi mon eſtime !
Il m'honore à mes yeux, & le feu qui m'anime
Peut dans ſa pureté paraître devant vous.
On ne doit pas rougir d'adorer ſon époux.

VALVILLE.

Nous allons donc enfin exiſter l'un pour l'autre!
Quel bonheur, chère amie, égalera le nôtre ?
Pour deux tendres amans, ah ! que l'hymen eſt doux!
Il faut pour le ſentir s'aimer autant que nous.

ANGÉLIQUE.

Tout ce que vous ſentez, comme vous je l'éprouve.
Les vœux que vous formez, la vertu les approuve.
Quel père que le mien ! Je lui dois la douceur
De donner à la fois & ma main & mon cœur.

VALVILLE.

Son épouſe trompée & toujours eſtimable,
Des fautes de l'eſprit ne paraît pas coupable.
Pour bannir le Marquis uniſſons nos efforts :
Les amis les plus vrais ſont toujours les plus forts.

SCENE IV.

VALVILLE, MARTON, ANGÉLIQUE.

MARTON, *avec la plus grande gaité.*

Ah ! vous voilà, Monſieur.... C'eſt vous, Mademoiſelle?
J'accours pour vous apprendre une grande nouvelle.
On vous marie enfin.

VALVILLE, *ſouriant.*

Quoi, ſérieuſement ?

MARTON.

Il n'eſt rien de plus ſûr. Monſieur en un moment
Vient de tout ordonner à ſon homme d'affaires.
» Dépêchez vous, dit-il, allez chez les Notaires.....
» Habits, modes, bijoux, équipages nouveaux,
» Tout cela dans les goûts les plus frais, les plus beaux,
» Courez, n'épargnez rien pour ma fille & mon gendre.
J'avais tant de plaiſir à le voir, à l'entendre,
Se livrer, ſans réſerve, à toute ſa bonté,
Que je ne bougeois pas, quoiqu'il m'ait répété
Deux ou trois fois, au moins ; Eh ! vas donc, vas leur dire
De me venir trouver.

VALVILLE.

Mais où ?

MARTON.

C'eſt pour vous lire
Les articles qu'il veut inſérer au contrat.
Vous pouvez avec lui finir ſans avocat.
Allez ; il vous attend.

VALVILLE.

Ou ?

MARTON.

C'eſt que ſa tendreſſe
Lui rend toute l'ardeur qu'il eut dans ſa jeuneſſe.
La gaité dans le cœur, le plaiſir dans les yeux.....
Ce mariage là fera bien des heureux.
Mais allez donc, allez.

VALVILLE.

J'admire cette fille.

MARTON.

La tête doit tourner à toute la famille.
Pour moi je n'en ai plus, je vous le dis tout net.

VALVILLE, *criant.*

Mais où nous attend-il ?

MARTON.

Ah ! .... dans ſon cabinet.

SCENE V.

MARTON *ſeule*

JE brûle de vous voir avec votre parure,
Qu'on a raiſon d'unir les arts à la nature !
Ils ajoutent un charme à la ſimple beauté,
Font briller la laideur d'un éclat emprunté,
Inſpirent le plaiſir, embéliſſent la vie
Et font naître les fleurs ſous les pas de l'envie.
Ai je tort, répondez ?.... Ils ſont déjà bien loin,
Et ma deſcription s'eſt faite ſans témoin.

SCENE VI.

MARTON, Mad. DE LIMEUIL.

Mad. DE LIMEUIL.

Je rentre en frémiſſant.

MARTON.

Livrons-nous à la joie.

Mad. DE LIMEUIL.

Que vais-je devenir ?

MARTON.

Le Jeu nous la renvoie.
Prêtons un peu l'oreille.

Mad. DE LIMEUIL *ſe jettent dans un fauteuil.*

Oui, le ſort en fureur
Épuiſe, contre moi, tous les coups du malheur....
Soixante mille francs..... Quels excès..... Quelle perte !

MARTON.

Soixante mille francs !

Mad. DE LIMEUIL.

Pas une bourſe ouverte.
Le Marquis me refuſe, il ſemble qu'avec lui
La rage & ſes ſerpens conjurent aujourd'hui.

MARTON.

L'accès eſt violent.

Mad. DE LIMEUIL.

Contiens-toi, malheureuſe,
Et n'impute qu'à toi ta deſtinée affreuſe.
Tu trahis tes enfans, tu ruines ton époux,
Et tu voudrais couler des jours calmes & doux.

MARTON.

Ah ! bon dieu !

Mad. DE LIMEUIL.

Le bonheur n'eſt pas fait pour le vice...
Contemples ton ouvrage, homme plein d'artifice ;
Jouis de mon état, ſouris à mes douleurs,
Que ta férocité s'abreuve de mes pleurs.....
Eh, pourquoi l'accuſer ? C'eſt ma fatale yvreſſe.....

MARTON.

La force l'abandonne.....Ah ! ma chère maîtreſſe !

Mad. DE LIMEUIL.

Laiſſez-moi, laiſſez-moi.

MARTON.

Tout peut ſe réparer.

Mad. DE LIMEUIL, *après avoir fixé Marton.*

Se réparer, dis-tu ?

MARTON.

J'oſe vous l'aſſurer ;
Et Monſieur de Limeuil eſt trop heureux, Madame,
Pour qu'il faſſe éprouver un refus à ſa femme.

Mad. DE LIMEUIL.

Moi, m'adreſſer à lui ! j'aimerais mieux mourir.
Qu'il ſoit heureux, Marton, & me laiſſe ſouffrir.

MARTON.

Hélas, que je vous plains !

Mad. DE LIMEUIL.

Ta plainte m'importune
Et ne ſçaurait changer mon cœur ni la fortune.
De l'encre, du papier.

MARTON *allant au ſecretaire.*

En voici.

Mad. DE LIMEUIL.

J'écrirai.
C'eſt un homme, après tout, & je le toucherai.
Son amour me déplait ; mais le Marquis eſt tendre,
La voix du déſeſpoir ſçaura ſe faire entendre.....
Que dis-je ! Si j'écris, je lui donne des droits,

Du plus ſaint des devoirs je méconnais les loix.
Non, je peux me ſoumettre à mon deſtin funeſte ;
Mais je prétens, au moins, que ma vertu me reſte.

MARTON *montrant le ſecrétaire.*

Voulez-vous.....

Mad. DE LIMEUIL.

C'eſt aſſez. Dans ce beſoin urgent
Je ne peux me ſauver qu'en trouvant de l'argent.
Qui ſçait ſi le hazard.....

MARTON, *avec timidité,*

Je vous offre ma bourſe.

Mad. DE LIMEUIL.

C'eſt, ma chère Marton, une faible reſſource.
J'accepte cependant..... Mais non, gardes ton or.
Je ne peux a ce point me dégrader encor.

MARTON.

Si Madame voulait être un peu plus tranquile,
J'irais trouver quelqu'un.....

Mad. DE LIMEUIL.

Qui ?

MARTON.

Monſieur de Valville.
Il va ſe marier, il eſt ſenſible & doux.
Du plaiſir d'obliger il ſe montre jaloux.
S'il vous voit rarement, il aime ſon beau père,
Et d'Angélique enfin il ſauvera la mère.

Mad. DE LIMEUIL.

Moi, ſa mère, Marton, ah ! Je le voudrais bien.
Je pouvais l'être, hélas, & je ne lui ſuis rien.
Valville le ſent trop, & mon extravagance.
Ne lui put inſpirer que de l'indifférence.
Il vont tous me haïr, je le ſens, j'en frémis
Et je n'ai plus le droit de trouver des amis.

MARTON.

Vous en aurez toujours.

Mad. DE LIMEUIL.

Il me vient une idée
Et je vais la ſaiſir..... Oui, j'y ſuis décidée.

Volez à mon bureau, prenez mes diamans.

MARTON.

Madame, la raiſon....

Mad. DE LIMEUIL.

Point de froids argumens.
Cela me déplairait & je vous le déclare.
Mon malheur vient du jeu, que le jeu le répare.
Obéiſſez.

MARTON.

Madame.... Ah! Daignez m'avouer....

Mad. DE LIMEUIL.

Je vais les engager, les vendre, les jouer.

MARTON.

Pour la dernière fois, Madame permet-elle....

Mad. DE LIMEUIL.

Pour la dernière fois, marchez, Mademoiſelle.

MARTON.

Je réſiſte à regret; je tombe à vos genoux.

Mad. DE LIMEUIL.

Prenez mes diamans, allez, m'entendez-vous?....
On peut tout employer dans un beſoin extrême.
prenez-les ſans témoin, donnez les moi de même.

(*Voyant Marton reſter*).

Vous finirez, Marton, par vous faire haïr.
Votre devoir ici ſe borne à m'obéir.

(*Marton prend un air ſuppliant, Madame de Limeuil la renvoie avec un geſte d'autorité*).

SCENE VII.

Mad. DE LIMEUIL, *ſeule.*

D'UN ſentiment ſecret j'éprouve la puiſſance.
Le ſort pour nous calmer nous laiſſe l'eſpérance.
Flateuſe illuſion, viens conſoler mon cœur:
L'infortune a ſon terme ainſi que le bonheur.
Je peux en un moment oublier mes diſgraces,
Aux yeux de l'univers en effacer les traces,
Vivre heureuſe & tranquille au ſein de l'amitié,
Et renverſer l'autel où j'ai ſacrifié.
Marton revient déja..... Que vois-je !.... C'eſt la foudre !
A paraître à ſes yeux il faut donc me réſoudre.

SCENE VIII.

Monſieur & Mad. DE LIMEUIL.

M. DE LIMEUIL.

AH !.... Je ſuis enchanté que vous ſoyez chez vous.
Partagez avec moi les tranſports les plus doux.
J'ai retrouvé ma femme & j'établis ma fille.
Vous ſouperez ici ? Nous ſerons en famille
Et vous ajouterez à la félicité
De nos jeunes époux.

Mad. DE LIMEUIL *contrainte.*

C'eſt votre volonté....

M. DE LIMEUIL.

Ce n'eſt point là du tout ce que je vous demande
Et la gaité du cœur jamais ne ſe commande.

On doit ſigner ce ſoir & nous ſerons joyeux.
Nous rirons, entre nous, comme nos bons ayeux.
J'ai banni l'importun, la triſte indifférence,
Les amis ſimulés & la ſotte importance.
On géne un ſentiment qu'on ne partage pas.
Je cherche le plaiſir, j'évite l'embarras,
Et déjà je crois voir l'amour & la jeuneſſe
Se livrer, ſans contrainte à leur touchante yvreſſe.

Mad. DE LIMEUIL.

Oui.... Vous avez raiſon.

M. DE LIMEUIL.

Ce tableau vous plaira.
Valville eſt agréable, il vous amuſera.

Mad. DE LIMEUIL.

Oui, beaucoup.

M. DE LIMEUIL.

Vous verrez mon aimable Angélique,
Tendre avec modeſtie.... Oh! C'eſt un couple unique.

Mad. DE LIMEUIL.

Oui.

M. DE LIMEUIL.

Je donne deux jours au cérémonial.
Il faut s'y conformer, quoique ce ſoit un mal.
Ces deux jours écoulés, je pars pour la campagne.
Angélique, mon gendre, une ſage compagne....

Mad. DE LIMEUIL.

Ah!

M. DE LIMEUIL.

Rempliront mon cœur, combleront mes deſirs
Et toujours plus aimés charmeront mes loiſirs.
C'eſt là que tu verras l'étonnante nature
Ouvrir ſon ſein fécond, céder à la culture
Et l'honnête homme heureux recueillir ſes tréſors.
Si pour les arracher, il fait quelques efforts,
Il en jouit en paix dans ſon obſcur azile
Et les ſimples vertus ornent ſon domicile.

Ici Madame de Limeuil s'attendrit par degrés.

Les paysans sont vrais, nous les rechercherons,
Nous leur ferons du bien, & nous les aimerons,
Un Prince vertueux nous en donne l'exemple,
La France le chérit, l'Europe le contemple,
A ses yeux paternels ses sujets sont égaux,
Il respire pour eux, il efface leurs maux,
Il regne par l'amour & par la bienfaisance
Et c'est sur ses vertus qu'il fonde sa puissance.

Mad. DE LIMEUIL.

Vous avez pour bien peindre un talent enchanteur....
J'admire... De vos traits le coloris flatteur....
Mille objets.... tour à tour.... par ce touchant langage
Brillent d'un nouveau lustre & le rendent au sage.

M. DE LIMEUIL.

D'estimables voisins sans doute nous verront,
Et je crois qu'a leur tour ils vous estimeront.
Vous êtes modérée, honnête, douce, affable
Et voilà ce qui rend une femme agréable.
Vous n'aurez qu'à vouloir & l'on vous chérira.
Le ton d'un campagnard d'abord vous ennuiera;
Mais si l'on ne voit pas les grands airs au village,
On y trouve des cœurs & cela dédommage.
Eh, de quoi jouit-on dans un monde trompeur?
On s'égare sans cesse en cherchant le bonheur;
Vous l'éprouvez vous-même, & votre âme sensible
N'emporte du passé qu'un souvenir pénible.

Madame de Limeuil fond en larmes.

Tu pleures.... J'aurais dû ne pas te rappeller....
C'est la dernière fois que je veux en parler.
Pardonnes d'un époux la tendre inquiétude.
Ton retour est parfait, j'en ai la certitude;
Et je veux en silence en gouter les douceurs.
Oui, je te le promets. Allons, sèches tes pleurs.
De l'oubli de mes torts accordes moi ce gage
(il l'embrasse.)
Et que ce jour heureux s'écoule sans orage.

UN LAQUAIS.

Monſieur, on vous demande.

M. DE LIMEUIL.

Allez, je ſuis vos pas.

SCENE IX.

Madame DE LIMEUIL, *ſeule.*

AH ! quand je l'aſſaſſine, il m'ouvre encor ſes bras !...
Avec lui je gardais un ſilence farouche.
Je ſentais mon ſecret s'échapper de ma bouche.
Je me ſuis contenue.... Eh ! comment m'excuſer ?
A de nouveaux dangers ai-je pû m'expoſer.....
Que dis-je, il m'a pouſſée à cette horrible fête.
Je ſentais ma faibleſſe.... Infortunée, arrête.
Apprens à reſpecter un époux vertueux
Et ne l'accuſe pas de ton état affreux.
Lui reprocheras-tu juſqu'à ſa confiance ?
Tu peignais les remords, il crut à leur puiſſance
Il crut pouvoir compter ſur ta faible raiſon.
Ta plainte aggrave encor ta lâche trahiſon.....
Celle qui s'eſt rendue une fois condamnable,
Toujours plus malheureuſe, & toujours plus coupable
N'a, pour ſe garantir de ſa propre fureur,
Que les illuſions de ſa funeſte erreur.....
Jouons pour mon époux, pour les miens, pour moi même.
Un moment de bonheur ſauve tout ce que j'aime.

SCENE X.

MARTON, Madame DE LIMEUIL.

Mad. DE LIMEUIL.

AH ! je revois Marton..., je l'attends & pâlis.

MARTON, *lui donnant l'écrin.*

Je vous perds ſans retour ; mais je vous obéis.

(*Madame de Limeuil prend l'écrin en détournant la vue*).

Demeurez.

Mad. DE LIMEUIL.

Je ne peux.

MARTON.

Par pitié pour vous-même,

Souffrez qu'on vous arrache à ce péril extrême.

Mad. DE LIMEUIL.

C'eſt le plus digne époux que je dois conſerver,

Il en mourrait, Marton, & je vais le ſauver.

MARTON,

Cet eſpoir vous ſéduit.

Mad. DE LIMEUIL.

N'importe, j'y ſuccombe.

Je reviens à la vie, où je creuſe ma tombe.

SCENE XI.

MARTON, *ſeule.*

Je ne ſais où j'en ſuis..... je cède à mon effroi
Et ſes fautes enfin vont retomber ſur moi.
Quels moyens employer pour cacher ſa faibleſſe ?
Un ſeul mot indiſcret expoſe ma maitreſſe.
On ne croira jamais ſes regrets, ſes combats,
Et l'époux indigné ne pardonnera pas.
Je ne vois qu'un parti ; c'eſt celui du ſilence.
Il peut ſeul me ſauver de mon inconſéquence.....
Si Monſieur vient, que faire ? Eh, parbleu, m'en aller ;
Cet homme, malgré moi, ſait me faire parler.

SCENE XII.

MARTON, M. DE LIMEUIL, *tenant un écrin.*

M. DE LIMEUIL.

Oui, la richeſſe au goût s'y trouve réunie.
La belle eau ! quel travail ! cette aigrette eſt finie
Et l'enſemble eſt charmant. Ah ! te voilà, Marton.
Comment va la gaité ?

MARTON.

Mais..... vous êtes bien bon.

M. DE LIMEUIL.

Et Madame ?

MARTON.

Elle eſt.....

M. DE LIMEUIL.

Où ?

MARTON.

Dans le jardin, je penſe.

M. DE LIMEUIL.

A rêver?

MARTON,

Je le crois.

M. DE LIMEUIL.

J'ai fait une imprudence.

MARTON.

Monſieur....

M. DE LIMEUIL.

Moi qui connais ſa ſenſibilité.
Mon indiſcrétion tient de la cruauté.
S'eſt-elle plaint de moi ?

MARTON.

Du tout.

M. DE LIMEUIL.

Quelle nobleſſe !
Ah ! la bonté n'eſt rien ſans la délicateſſe.
Ce ſont les procédés qui lui donnent un prix.
Point de murmures ?

MARTON.

Non.

M. DE LIMEUIL.

Je n'en ſuis pas ſurpris.

MARTON.

A part. *Haut.*
Ni moi non plus. Monſieur, je ſuis votre ſervante.

M. DE LIMEUIL.

Je veux te faire part d'une idée excellente.

(*Lui donnant de l'argent*).

Reſte. Voici d'abord pour ta diſcrétion.

MARTON.

Vous ne me devez rien dans cette occaſion.

Voulant ſortir.

Madame eſt au jardin....

M. DE LIMEUIL.

Tant mieux, j'en ſuis bien aiſe.

(*Ouvrant l'écrin*).

Penſes-tu, mon enfant, que cet écrin lui plaiſe?

MARTON.

Il lui plaira beaucoup. Elle en a grand beſoin.

M. DE LIMEUIL.

Ses diamans ſont vieux.

MARTON, *à part.*

Je voudrais être loin.

M. DE LIMEUIL.

Je venais ſimplement offrir ceci moi-même:
Son abſence me ſert, uſons d'un ſtratagême.
Tu connais tous les coins de ſon appartement,
Perſonne ne nous voit, montes y promptement.
Ménageons lui, Marton, un inſtant de ſurpriſe.
Mets l'écrin ſur ſa table.

MARTON, *à part.*

Ah! je ſuis hors de criſe.

M. DE LIMEUIL.

Elle s'habillera pour la fête du ſoir?

MARTON.

Sans doute.

M. DE LIMEUIL.

Adroitement tu le lui feras voir.

MARTON.

J'y cours.

M. DE LIMEUIL.

Deſcends l'ancien. Je veux faire un échange.

MARTON.

L'ancien!

M. DE LIMEUIL.

Eh, oui.

MARTON.

L'ancien!

M. DE LIMEUIL.

Cette fille eſt étrange !
Elle n'entend plus rien dans ſa folle gaité.
Deſcends ſes diamans.

MARTON.

Leſquels ?

M. DE LIMEUIL, *avec impatience.*

En vérité,
Marton.....

MARTON.

Je ne ſais trop ce qu'il faut que je faſſe.

M. DE LIMEUIL.

Que de ſes diamans ceux-ci prennent la place.
Comprends tu maintenant ?

MARTON.

Monſieur, j'entens très-bien....
Ah ! je n'ai pas les clefs.

M. DE LIMEUIL

Cet obſtacle n'eſt rien.
Madame eſt au jardin, trouve quelque prétexte.

MARTON, *à part.*

N'avoir pas un moment pour arranger mon texte ! .....
(*Se fouillant*).
Non, je ne les ai pas.

M. DE LIMEUIL.

Eh, vas donc au jardin.

MARTON.

Mais avant tout il faut.....

M. DE LIMEUIL.

Il faut finir enfin.
Si madame rentroit, elle pourroit entendre...

MARTON.

Ses diamans, Monſieur ? mais je ſais où les prendre...
Je viens de les donner dans ce même moment...
J'avais perdu la tête.

M. DE LIMEUIL.

M. DE LIMEUIL.

On le voit aiſément.
A qui donc, s'il vous plaît?

MARTON, *à part.*

Je ſens que j'extravague.
Je ne ſaurais mentir.

M. DE LIMEUIL, *ſéverement.*

Point de réponſe vague.
Parlons net, où ſont-ils?

MARTON.

Chez votre bijoutier.
Ils ſont très-mal en ordre.

M. DE LIMEUIL.

Il eſt bien ſingulier.
Qu'un oubli, quelqu'il ſoit, cauſe ce trouble extrême.

MARTON, *l'interrompant avec vivacité.*

Il doit venir demain les rapporter lui-même.

M. DE LIMEUIL.

Il eſt deja venu.

MARTON.

Comment?

M. DE LIMEUIL.

Il eſt ici.

MARTON.

Juſte ciel!

M. DE LIMEUIL.

Et je vais m'arranger avec lui.

MARTON.

Il eſt ici, Monſieur!

M. DE LIMEUIL.

Oui, mon homme d'affaires
Vient de me l'amener avec les deux Notaires.

MARTON, *à genoux.*

Ah! Je n'ai plus d'eſpoir que dans votre bonté.

M. DE LIMEUIL.

Vous m'en impoſez donc?

MARTON.

C'eſt ma docilité,

Mon entier dévouement aux ordres de Madame,
Qui me perd.

M. DE LIMEUIL.

Vous oſez compromettre ma femme !

MARTON.

Je dis la vérité, fiez-vous à ma foi.

M. DE LIMEUIL.

Non, vous m'avez menti: vous n'êtes plus à moi.
A part.
Tout ceci cependant cache quelque myſtère.
J'ai d'horribles ſoupçons....

MARTON.

Calmez votre colère.
Ecoutez moi, du moins.

M. DE LIMEUIL.

Parlez, je vous entends.

MARTON.

J'ai voulu l'arrêter, j'ai réſiſté longtems.
Elle n'écoutait rien, ni prières, ni plaintes :
Il a fallu céder, malgré mes juſtes craintes....
Le malheur la pourſuit, ſon cœur eſt innocent.
Et l'on peut s'oublier dans un beſoin preſſant.
C'eſt un moment d'erreur....

M. DE LIMEUIL, *douloureuſement.*

Vous ſeule êtes coupable.
Et d'un pareil excès ma femme eſt incapable.
Elle conſerve encor des ſentimens d'honneurs.

MARTON.

Il faut que je l'accuſe & voilà mon malheur.
Mais lorſque je ne puis vous cacher ſa faibleſſe,
Que l'arrêt ſoit dicté par la ſeule tendreſſe.
Pardonner à ſa femme eſt-ce un ſi grand effort,
Et ſerez-vous, Monſieur, plus cruel que le ſort ?

M. DE LIMEUIL, *de l'accent du déſeſpoir.*

Eloignez vous.... Sortez... Non, reviens malheureuſe.
Achèves de combler ma deſtinée affreuſe.
(Après un ſilence).
Elle a perdu ?

(*Marton, fait un ſigne d'approbation*).
Combien ?

MARTON.

Soixante mille francs.

M. DE LIMEUIL.

Elle a tout oublié... Tout... Juſqu'à ſes enfans!
Ah! je t'arracherai de ce cœur qui t'adore.
(*A Maon*).
A de nouveaux hazards elle s'expoſe encore ?
(*Même réponſe de Marton*).
Et s'armant contre moi de mes propres préſens
Elle n'a plus de frein & perd ſes diamans ?

MARTON.

Je le crains.

M. DE LIMEUIL.

C'eſt aſſez.

MARTON.

Peut-être ma maitreſſe....

M. DE LIMEUIL.

Eh, qu'en puis-je eſpérer à ce point de baſſeſſe ?
Non, le coup eſt porté.

MARTON.

Monſieur...

M. DE LIMEUIL.

Retire-toi.

MARTON.

Non, je vous dois mes ſoins ? permettez...

M. DE LIMEUIL.

Laiſſe-moi.
Laiſſe moi, je le veux.

MARTON, *ſortant.*

Mon zèle eſt inutile;
Mais je vais tout conter à Monſieur de Valville.

SCENE XIII.

M. DE LIMEUIL, *ſeul.*

Il faut donc renoncer à ma tranquilité!
Quand je croyais toucher à la félicité.
Le reveil eſt affreux après un pareil ſonge.
Le bonheur ici bas eſt preſtige ou menſonge.....;
C'eſt trop long tems ſouffrir, il faut prendre un parti
Et rompre, mais trop tard, un nœud mal aſſorti.
(*Il ſe met à ſon ſecrétaire & écrit*).
L'exceſſive bonté dégénère en faibleſſe
Et j'ab jure à jamais l'amour & ſon ivreſſe.
(*Il écrit*).
Qui peut braver l'hymen, la nature & l'honneur,
S'interdit à jamais mon eſtime & mon cœur.
(*Il ecrit*).
Elle vit pour jouer, ellé n'aime perſonne.
Quels droits conſerve-t-on ſur ceux qu'on abandonne?
(*Il plie ſa lettre*).
Pour elle je ne vois qu'un avenir affreux,
Et je l'ai condamnée.... Arrête, malheureux.....
Non, j'ai ſuivi les loix de l'exacte juſtice,
Et ſi je l'épargnais, je ſerais ſon complice.
C'eſt porter le courage au dégré le plus haut;
C'eſt le coup de la mort, mais je ſens qu'il le faut.

SCENE XIV.

VALVILLE, M. DE LIMEUIL, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

MON père, calmez vous, & daignez nous entendre.

M. DE LIMEUIL.

Tout eſt fini pour moi.

ANGÉLIQUE.

C'eſt une fille.

VALVILLE.

Un gendre,
Qui vous aiment tous deux.

M. DE LIMEUIL.

Ma fille, approchez vous,
Vous allez de mes mains recevoir un époux.
Songez qu'à des devoirs la femme eſt aſſervie
Et que vous répondez du bonheur de ſa vie.
C'eſt lui qui ſouffrirait de vos moindres erreurs.
Craignez les paſſions, redoutez leurs fureurs.
Egalité d'humeur, bonté, douceur, courage,
Amour de l'ordre enfin, voila votre partage.
C'eſt des bords du tombeau, mes amis, que ma voix
Se fait entendre à vous, pour la dernière fois:
Le jour de votre hymen j'y deſcendrai peut-être....
Valville, chargez vous de rendre cette lettre.

VALVILLE.

Qu'avez-vous dit mon père? Ah! vous vivrez pour nous.
Peut on croire au bonheur, s'il n'eſt pas fait pour vous.

M. DE LIMEUIL.

Je ne tiens plus qu'à vous dans la nature entière.
Je finirai, ſans peine, une triſte carrière,
Si vous me promettez d'adopter mes enfans.
(*Angélique & Valville le ſerrent dans leurs bras.*)
Des fautes de leur mère ils ſont bien innocens.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, *ſeul.*

MADAME de Limeuil ſe livre à ſes alarmes....
On ne peut lui parler.... Servons nous de ſes armes.
Elle m'a plaiſanté long tems hier au ſoir;
Je ſuis plaiſant auſſi, je le lui ferai voir.
Si je me ſuis trompé ſur ſon inconſéquence,
Je jouirai du moins d'un moment de vengeance.
Elle ſçait que j'attens & m'enverra Marton;
Alors j'aurai mon tour, je prendrai le grand ton.

SCENE II.

MARTON, LE MARQUIS.

MARTON, *effrayée.*

QUOI, vous ici, Monſieur! Eh, qu'y venez vous faire?

LE MARQUIS.

J'y viens, ma chère amie, arranger une affaire.

MARTON.

Oh, de grace, ſortez.

LE MARQUIS.

Ta maitreſſe me doit
Et m'évite à préſent ? cela n'eſt pas adroit.
Avec nos créanciers nous devons être honnêtes ;
Mais comme en tous les tems j'ai des reſſources prêtes,
Je ne m'affecte pas d'une incivilité
Qui me ſert tout au mieux. Je connais la bonté
De Monſieur.....

MARTON.

Pourriez vous.... Non, je ne puis le croire.

LE MARQUIS.

Je vais tout ſimplement lui conter mon hiſtoire.

MARTON.

Quel infernal moyen avez vous trouvez-là ?

LE MARQUIS.

C'eſt le plus court, Marton, pour finir tout cela.

MARTON.

Vous ne ſavez donc pas que toute la famille
Eſt dans le déſeſpoir ? femme, époux, gendre, fille,
Chacun eſt renfermé dans ſon appartement
Et de vous préſenter ce n'eſt pas le moment.

LE MARQUIS.

Vas toujours m'annoncer ; le mari doit m'entendre.

MARTON.

Il vous recevra mal.

LE MARQUIS.

Bon !

MARTON.

Il peut nous ſurprendre.

LE MARQUIS.

Eh, qu'importe ?

MARTON.

Jugez, Monſieur, de ſon courroux :
Il me chaſſe. A ce trait le reconnaiſſez-vous ?

LE MARQUIS.

Il a tort & je veux te rendre un bon office.
Je parlerai pour toi. Service pour ſervice.
Allons, vas m'annoncer.

MARTON,

Encore un coup, ſortez :
(*Il s'aſſied*).
Ayez pitié de nous. Quoi ! Monſieur, vous reſtez ?

LE MARQUIS.

Tu prétens me chaſſer, & moi je ſuis tenace.
Quinze jours, s'il le faut, je reſte a cette place.
Je prétends voir Monſieur ; j'y ſuis déterminé.

MARTON, *à part.*

Ah ! ſi j'oſais parler à cet homme obſtiné,
Je lui dirais ſon fait & j'aurais de quoi dire.
Ma prière, Monſieur.....

LE MARQUIS.

Je ne peux y ſouſcrire.

MARTON, *à elle-même.*

Il faut toujours choiſir le plus faible des maux.

LE MARQUIS.

Marton, ah ! je le vois, des principes moraux.

MARTON, *piqué.*

Je n'en ſçais rien, Monſieur ; mais quoi qu'on en raiſonne,
Jamais, ſavante ou non, je n'ai perdu perſonne.
(*A elle-même.*)
Oui, c'eſt le moindre mal qu'il faut toujours choiſir.
(*Au Marquis.*)
Vous demandez Monſieur : Madame va venir.

SCENE III.

LE MARQUIS, *ſeul.*

MARTON m'a pénétré ? je ſens que ma folie
Portée au dernier point moi-même m'humilie.
On ne réfléchit pas quand on eſt amoureux.
On ne connaît qu'un but ; on ne veut qu'être heureux,
Ne pourrais-je prévoir ayant autant d'adreſſe,

Que la légèreté n'exclut pas la ſageſſe. . . .
Les remords, après tout, ne ſont pas de ſaiſon.
Il ſera toujours tems d'écouter la raiſon.

SCENE II.

LE MARQUIS, Madame DE LIMEUIL.

Mad. DE LIMEUIL.

SERAIT-IL vrai, Monſieur....

LE MARQUIS.

Permettez, je vous prie,
Qu'on parle à votre époux. Cela vous contrarie,
Juſques à certain point; mais j'y ſuis obligé.
Il faut, ſi je me tais, que mon bien engagé
Vous tire d'embarras, & la raiſon m'arrête.
Pour l'exiger, d'ailleurs, vous êtes trop honnête.

Mad. DE LIMEUIL.

Vous parlez de raiſon & d'honnêteté? . . . Vous!

LE MARQUIS.

On a des ſentimens, . . .

Mad. DE LIMEUIL.

Vous les mépriſez tous,
Et votre cœur dément ce que dit votre bouche.
Des plus ſimples vertus le détracteur farouche
Croit-il en impoſer à ma ſimplicité?
Non, mes yeux ſont ouverts, & la crédulité
Qui m'a précipité dans le fond de l'abime,
Vous a ſeule livré votre triſte victime.
Oui. . . .

LE MARQUIS.

L'on n'arrange rien en tenant des propos.

Mad. DE LIMEUIL.

Monſieur, point d'ironie & laiſſons là les mots.
Rappellons le paſſé, jugez votre conduite

Et de vos procédés voyez quelle eſt la ſuite.
De ma tranquillité votre cœur fut jaloux.
Vous m'avez dégradée aux yeux de mon époux.
Aux plus ſaints des ſermens vous me rendez parjure.
Injuſte envers les miens, & ſourde à la nature,
Mon époux, mes enfans s'élèvent contre moi.
Et ſi juſques ici j'ai reſpecté ma foi,
Si je reſpire encore en perdant mon eſtime,
C'eſt que ce cœur navré n'eſt pas fait pour le crime,
Qu'il ſait en repouſſer la honte & la noirceur,
Que vos efforts ſont vains & que votre fureur
Trahit, à chaque inſtant, votre fatale adreſſe,
Me découvre le piège & ſoutient ma faibleſſe,
Que la voix du remords ſuffit pour m'éclairer,
Et que l'on peut me perdre & non pas m'égarer.

LE MARQUIS.

Terminons, s'il vous plaît, ce brillant étalage.
Ce diſcours faſtueux n'eſt pas fait pour cet âge.
Souffrez que j'en revienne à mon premier projet.
Demander mon argent eſt-ce encore un forfait?
Faut-il ſacrifier une ſomme auſſi forte,
Près de cent mille francs, à quelqu'un qui s'emporte
Sans rime, ni raiſon, & veut de ſon malheur
Me rendre reſponſable? Oh non, ſur mon honneur.
Je fais beaucoup de cas d'une femme eſtimable,
Mais je voudrais au moins une vertu traitable,
Qu'on ſçut ſe modérer & que l'on ne crut pas
Que l'on peut tout oſer, quand on a des appas.

Mad. DE LIMEUIL.

Ah! ce ſont ces appas qui cauſent mon ſupplice.
L'argent vous tente peu.

LE MARQUIS.

Vous me rendez juſtice.
La fortune & ſes dons ne m'ont jamais tenté,
Et je ne cède ici qu'à la néceſſité.
Je paſſe chez Monſieur.

Mad. DE LIMEUIL.

Non pas, je vous arrête.

LE MARQUIS.

Sans doute vous avez une reſſource prête ?

Mad. DE LIMEUIL.

Je n'en connais aucune en ce moment d'horreur.
Je n'ai, pour vous toucher, que l'excès du malheur.

LE MARQUIS.

Un ſemblable moyen, Madame, eſt peu de choſe.

Mad. DE LIMEUIL.

On ne compâtit pas aux peines que l'on cauſe.
La mienne excite en vous le rire du méchant.

LE MARQUIS.

Moi, je vous plains beaucoup; mais j'ai beſoin d'argent.

Mad. DE LIMEUIL.

Ah! ſi je m'en croyais, homme ſans caractère....

LE MARQUIS, *ſortant.*

J'ai toujours évité les femmes en colère.

Mad. DE LIMEUIL, *l'arrêtant.*

Tu penſes m'échapper. Tu ne ſortiras pas.

LE MARQUIS.

La violence en eſt ?

Mad. DE LIMEUIL.

Je m'attache à tes pas.
Crains le juſte courroux d'une femme outragée.
Je n'ai qu'à dire un mot & je ſerai vengée,
Un ſeul mot te démaſque, & ta perverſité
Va paraître au grand jour.

LE MARQUIS.

Madame, en vérité....
Je n'entends pas du tout faire la guerre aux femmes,
Et je ſais que l'on doit pardonner tout aux dames.
(*A part*).
Du ſuccès de mes feux je commence à douter.
(*Sortant*).
Pourſuivons cependant.

Mad. DE LIMEUIL.

Avant que d'éclater,
Accordez un moment à mes vives allarmes....
Sais-je ce que je dis, jugez-en par mes larmes....

Je ne rougirai pas d'embraſſer vos genoux.
Voulez-vous immoler mon malheureux époux ?
Ah ! ce n'eſt pas pour moi que je demande grace.
Je ſaurai ſupporter ma honte & ma diſgrace ;
Mais que vous a-t-il fait pour lui donner la mort ?
Quel eſt ſon crime enfin ? ... j'ai des enfans, Monfort....
Du bien de l'orphelin l'honnête homme eſt avare.
L'amour n'eſt-il en vous qu'un ſentiment barbare ?
Etes-vous un tyran, ſans honneur, ſans pitié,
Sacrifiant l'objet qu'il a déifié ?
Non, vous ne pourrez pas, ſi vous aimez la mère,
Frapper du même coup les enfans & le père.
Leur ſort eſt dans vos mains, vous les ménagerez ;
Je ſuis ſeule coupable & vous m'épargnerez.

LE MARQUIS, *à part.*

La voix de la vertu ſe fait enfin entendre.
Mais Valville paraît, que lui vient-il apprendre ?

SCENE V.

LE MARQUIS, Mad. DE LIMEUIL, VALVILLE.

VALVILLE.

MADAME, revenez de votre accablement.
Je viens en effacer le triſte ſentiment.
Oubliez la journée....

Mad DE LIMEUIL.

Hélas ! elle eſt affreuſe.

VALVILLE.

Vous la réparerez, vous êtes généreuſe.
Reprenez votre écrin.

Mad. DE LIMEUIL, *revenant à elle.*

Ah !.. Je l'avais perdu.

VALVILLE.

Et je l'ai retiré, ſi-tôt que je l'ai ſçu.

Mad. DE LIMEUIL, *douloureuſement.*

Ce ſervice n'eſt rien.

VALVILLE.

Quoi.... Que voulez vous dire ?

Mad DE LIMEUIL.

Sçavez vous à quel point j'ai porté le délire ?

VALVILLE.

Il ne me convient pas de vous interroger.
Je vous reſpecte trop pour oſer vous juger.

Mad. DE LIMEUIL.

Près de cent mille francs, perdus ſur ma parole,
Vous diſpenſent, monſieur, de ce reſpect frivole.
Vos nobles ſentimens déplacés, ſuperflus.....

VALVILLE.

Votre malheur, madame, eſt un titre de plus.
Peut-on ſçavoir à qui vous devez cette ſomme ?

Mad. DE LIMEUIL *péniblement.*

A monſieur.

LE MARQUIS.

Et je l'ai gagné en galant-homme.

VALVILLE.

Cela peut-être vrai ; mais ſans rien déguiſer
Prenez garde, monſieur, qu'on pourrait ſuppoſer
A cette énorme gain quelque raiſon ſecrette.

LE MARQUIS.

Vous prétendez, monſieur.....

VALVILLE.

La prudence m'arrête.
Je ne juge jamais ſans de fortes raiſons.
Je dirai ſeulement qu'il eſt des liaiſons,
Dont les dangers ſont clairs, qui n'honorent perſonne,
Et dont l'iſſue enfin ne ſçaurait être bonne.
L'honnête homme, monſieur, peut jouer quelquefois ;
Mais il ſçait ſe régler ; il reſpecte à la fois
De ſes Concitoyens l'honneur & la fortune,
Loin de les égarer il plaint leur infortune

Il n'abuſe jamais d'un moment de malheur,
Où pour le réparer il conſulte ſon cœur.
C'eſt à ces traits, monſieur, qu'on peut le reconnaître
Et qui penſe autrement, à mes yeux n'eſt qu'un traître,
Que l'on doit dénoncer à la ſociété,
Comme ennemi des mœurs & de la probité.

LE MARQUIS.

Je n'imagine pas que ceci me regarde.
L'homme prudent, monſieur, jamais ne ſe hazarde
A riſquer l'équivoque, à parler ſur un ton,
Que l'on ne ſouffre pas, quand on porte un grand nom.

VALVILLE.

Je reſpecte un grand nom; mais quand on en eſt digne.
Un vain titre hétri me révolte & m'indigne
Et fuſſiez-vous iſſu du ſang des demi-Dieux,
Vous trahiſſez, monſieur, cette foule d'ayeux,
Lorſque vous ourdiſſez une odieuſe trâme,
Dont le ſuccès dépend des larmes d'une femme.
Vos menaces, d'ailleurs, ne peuvent m'étonner.
Dès long-tems la raiſon m'apprit à dédaigner
Ces réputations par l'audace uſurpées,
Qui traînent leur mérite au bout de leurs épées.

LE MARQUIS.

Vous m'inſultez, monſieur, vous m'en ferez raiſon.

VALVILLE.

Oui. Mais il faut d'abord, de cette trahiſon,
Vous laver, aſſurer le repos de madame.
Nous différons un peu. Quand vous navrez ſon âme,
C'eſt ſon intérêt ſeul qui m'arme contre vous,
Et je défens ici ſes droits & ſon époux.

M. DE LIMEUIL, *à Valville.*

Vous ne ſortirez pas. Que prétendez vous faire?
Au deſtin qui m'attend, croyez vous me ſouſtraire?
Il veut vous immoler, ce ſont là ſes plaiſirs....
Je ne mérite pas un ſeul de vos ſoupirs.
Conſervez votre ſang dont une autre eſt jalouſe:
Vous ne me devez rien, vivez pour votre épouſe,
Laiſſez-moi mourir ſeule, & ne m'expoſez pas
A pleurer ſur un fils expirant dans mes bras.

VALVILLE *au Marquis.*

Finissons. Vous avez des billets ?

LE MARQUIS.

Mais..... j'espère
Que la précaution est assez nécessaire.

VALVILLE.

De semblables billets sont proscrits par la loi ;
L'honneur les reconnaît & c'est assez pour moi :
Son intérêt sacré se réunit au vôtre.
(*Bas*).
Arrangeons cette affaire, et nous finirons l'autre.
Avez-vous les effets ?

LE MARQUIS.

Non, je les ai laissés,
En passant à l'hôtel.

VALVILLE.

Quant à vos déboursés
Je les payerai comptant ; c'est je crois peu de chose.
Pour le reste, voici ce que je vous propose :
De solder en quatre ans & j'engage mon bien ;
Mais à condition que vous n'en direz rien.

Mad. DE LIMEUIL *transportée de joie.*

Ah ! je bénis le jour qui vous joint à ma fille !
Vous conservez la vie à toute une famille.... ,
Vous êtes mon sauveur , ... Vous me rendez l'espoir.

VALVILLE.

Obliger ses parens, madame, est un devoir.
(*au Marquis*)
Eh bien, consentez vous ?....

LE MARQUIS.

Non, monsieur ; la prudence
Me permet tout au plus, dans cette circonstance,
D'accorder quatre jours.
(*Monsieur de Limeuil, retombe sur son siege*)

VALVILLE.

L'effort est généreux !
C'est votre dernier mot. ?

LE MARQUIS.

Jamais je n'en ai deux.

VALVILLE.

Puiſque mon amitié ne peut ſauver Madame,
Soyez témoin du coup qui va lui percer l'ame.
(*Bas.*)
Nous nous verrons après.

LE MARQUIS.

Je l'entends bien ainſi.

VALVILLE, *peiné.*

Un pénible devoir m'avait conduit ici.
Et j'ai conçu d'abord la flatteuſe eſpérance
D'appaiſer votre époux, de garder le ſilence...
Puiſque Monſieur l'exige, il faut enfin parler.
Il ne m'eſt plus permis que de vous conſoler.
L'arrêt eſt prononcé. Recevez cette lettre....
C'eſt Monſieur de Limeuil qui vous la fait remettre.
Mad. DE LIMEUIL, *lit, laiſſe tomber la lettre, en jettant un cri.*
Ah ! Mon Dieu !

VALVILLE.

Quel deſtin ! ſans doute il eſt affreux,
Et nous partageons tous ſon état douloureux.
(*Au Marquis.*)
Prenez, monſieur, liſez, & voyez votre ouvrage.

LE MARQUIS, *liſant bas d'abord.*

. . . . . .

» Je vous livre au mépris, qu'il ſoit votre partage.
» Je ne veux plus vous voir : oubliez un époux,
» Qui, ſans regrets enfin, ſe ſépare de vous.
» Je garde vos enfans. Votre indigne faibleſſe
» Ne vous permettrait pas d'élever leur jeuneſſe.
» Subiſſez votre ſort, reconnaiſſez mes droits,
» Et ne me forcez pas à recourir aux loix.

(*Il rêve.*)

Mad. DE LIMEUIL, *ſanglotant.*

Je me ſoumets aux coups de ſa juſte colère :
Mais qu'il me laiſſe au moins la douceur d'être mère.

LE MARQUIS,

LE MARQUIS, *rendant la lettre à Valville & lui prenant la main.*

Je vais juſques chez moi ; je reviens a l'inſtant
Terminer avec vous un double arrangement.

SCENE VI.

VALVILLE, Mad. DE LIMEUIL.

Mad. DE LIMEUIL, *d'une voix étouffée.*

L'ARRÊT eſt prononcé. . . Je ſuis abandonnée. .
Avant que de ſubir ma triſte deſtinée,
Valville, en ma faveur élevez votre voix.
Que je le voie encor pour la dernière fois.
(*Valville, ſort*).

SCENE VII.

Madame DE LIMEUIL, *ſeule.*

A QUEL point, juſte ciel, je me ſuis avilie !
Le meilleur des humains lui même m'humilie !
Il ne veut plus me voir, il m'ôte mes enfans,
Il doute de mon cœur. . . A la fleur de mes ans
Je ſuis déshonorée et je ne puis m'en plaindre. . .
Partiſans des plaiſirs, voyez mes jours s'éteindre.
Voyez-moi ſuccomber ſous le poids du malheur,
Que mon exemple enfin diſſipe votre erreur.

SCENE VIII.

Monſieur & Mad. DE LIMEUIL.

M. DE LIMEUIL.

JE ne m'attendais pas que votre indifférence,
Madame en ce moment deſitat ma préſence.
Quand aux revers du ſort on eſt accoutumé,
Le reſte affecte peu. Qu'un époux allarmé
Par de honteux écarts conſulte ſa prudence,
Que ſes droits méconnus excitent ſa vengeance.
Tout cela faiblement doit vous intéreſſer ;
Mais j'ai pris mon parti, vous devez le penſer.
Vous déſirez enfin & me voir & m'entendre.
A vos derniers deſirs j'ai bien voulu me rendre.

Mad. DE LIMEUIL.

A mes derniers deſirs, cruel qu'avez vous dit ?
Tout eſpoir de retour m'eſt-il donc interdit ?
Pouvez vous arracher des enfans à leur mère ?
Vous devez me haïr ; mais vous êtes leur père.

M. DE LIMEUIL.

Oui je le ſuis toujours ; je vous le prouverai.
A vos ſéductions je les déroberai.
Vous, de former des cœurs vous vous croyez capable !
Rappellons les excès donc vous êtes coupable.
Vos regrets ſimulés ont attendri mon cœur ;
Au moment du pardon, votre aveugle fureur
A de nouveaux hazards vous expoſait encore,
Le deſtin vous accable & votre époux l'ignore.
Le plus doux ſentiment l'amène auprès de vous ;
Vous l'en récompenſez en jouant vos bijoux.
Vous trompez ſon amour par de vils artifices.
Et parmi vos valets vous cherchez des complices.
Qui peut trahir ainſi ſon honneur, ſon devoir,

N'eſt pas fait pour connaître un noble deſeſpoir.
On ne m'abuſe plus, Madame, avec des larmes.
Je ſçais apprécier vos remords, vos allarmes :
Ils m'ont couté trop cher pour me ſéduire encor.
Et je les calmerais en vous montrant de l'or.
Allez & livrez-vous à votre frénéſie.
Mais n'attendez plus rien de votre hypocriſie.

Mad. DE LIMEUIL.

Ainſi vous ſoupçonnez juſques à ma candeur!...
Quand ma tendre amitié ménageait votre cœur,
Ne pleurait que ſur vous, vous épagnait des peines,
Votre injuſte ſoupçon vient ajouter aux miennes.
Je ſuis faible, Monſieur ; mais je ne peux tromper,
Et dans l'inſtant cruel où je me ſens frapper,
Ou le plus ſaint des nœuds à ma honte ſe briſe,
Vous allez me connaître & juger ma franchiſe.
J'ai joué mes bijoux & je les ai perdus.
Par Monſieur de Valville ils m'ont été rendus.
Je dois cent mille francs, cet ami me conſole
Et veut avec ſon bien dégager ma parole.
Le Marquis le refuſe, il brave le danger :
Pour mes ſeuls intérêts ils vont s'entr'égorger.
Prévenez un forfait, arrêtez votre gendre :
A vos ordres peut-être il daignera ſe rendre.

M. DE LIMEUIL.

Qu'entens-je! ... Hola, quelqu'un.... Valville eſt-il ici!
Valville.... mon enfant.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, VALVILLE, ANGÉLIQUE.

VALVILLE.

MON père, me voici,

M. DE LIMEUIL.

Pret d'aller à l'autel, pouvez-vous entreprendre. . . .
Vous ne ſortirez pas. . . . j'oſe vous le défendre.
Ménagez Angélique & ſon cœur & ſes droits :
Qu'ils impoſent ſilence à vos farouches loix.
C'eſt aſſez, qu'au moment d'un ſi doux hymenée,
Il me faille pleurer ſur cette infortunée.

SCENE X, ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, LE MARQUIS, *Dans le fond du Théâtre.*

ANGÉLIQUE.

NE penſons plus, mon père, à cet heureux moment :
Tout l'éloigne à la fois. Votre état alarmant,
Le danger de Monſieur, les peines de ma mère,
Et la décence enfin veulent que l'on differe
Un jour, qui ſans partage appartient au bonheur.
Celui qui nous éclaire eſt fait pour la douleur.
Diſſipez avant tout ce préſage funeſte ;

Cédez à mes deſirs, mon cœur fera le reſte.
(Lui rendant ſon contrat de mariage.)
Je vous remets vos dons, ils ſont tous annulés.
Qu'ils acquitent Madame & mes vœux ſont comblés.
Le tems, l'économie & votre expérience
Releveront vos biens, & par notre conſtance
Nous atendrons enfin, ſans peine, & ſans effort,
Le moment précieux de fixer notre ſort.
Notre félicité n'affligera perſonne
Et le bonheur commun formera ma couronne. (*)

M. DE LIMEUIL.

A de pareils moyens je ne peux recourir.
Le mal eſt ſans remède. Il faut laiſſer ſouffrir
Ceux qui l'ont mérité. Ce noble ſacrifice,
Si je l'autoriſais ſerait une injuſtice :
Jamais à votre père on n'en put reprocher.
De vous unir ce ſoir rien ne doit l'empêcher :
Il ſuivra ſon projet & ſon cœur équitable
Ne ſacrifiera pas l'innocent au coupable.

LE MARQUIS, *s'approchant.*

Je n'y réſiſte plus, il faut enfin parler.
Ses fautes ſont de moi, je dois le réveler.
Elle coupable ! non. Madame ne peut l'être.
A vos yeux prévenus elle a du le paraître ;
Mais l'apparence abuſe & vous en conviendrez
Facilement, Monſieur, quand vous me connaîtrez.
De vos communs malheurs l'amour eſt l'origine.
Mon aveugle penchant prépara ſa ruine.
J'ai connu ſa faibleſſe & je l'ai fait jouer.
J'attendais le moment, j'oſe vous l'avouer,
Où la raiſon s'égare, où le malheur la dompte.
Mes perſécutions n'ont tourné qu'à ma honte.
Je rougirais ici de mes lâches efforts,
Si l'on ne s'honorait en réparant ſes torts.
Recevez ſes billets, que je crains de lui rendre.
C'eſt de vos mains, Monſieur, qu'elle doit les reprendre.

---

(1) Alluſion au chapeau de marié.

M. de Limeuil, refuſe les billets, le Marquis les déchire.

Et puiſſent mes regrets, mes pénibles aveux
Dans le ſein de la paix vous réunir tous deux,
Vous faire de l'hymen gouter encor les charmes.
Oubliez le paſſé, pardonnez moi ſes larmes,
Si vous m'en croyez digne & ſi vous le pouvez.
Rendez lui votre eſtime & vous la lui devez.

ANGÉLIQUE.

Vous ne punirez pas une erreur paſſagère.
Son cœur eſt innocent; pardonnez-lui, mon pere.

VALVILLE, *à M de Limeuil.*

Vous pouvez d'un ſeul mot faire bien des heureux.
Je tombe a vos genoux.

ANGÉLIQUE, *à genoux.*

Nous y ſommes tous deux.

LE MARQUIS.

Je lis dans votre cœur; il brule de ſe rendre.
Sa bonté vous trahit; pourquoi vous en défendre?

M. DE LIMEUIL.

Qu'on déſarme aiſément l'époux qui s'attendrit!
Oui, l'on peut oublier les fautes de l'eſprit.
Je ſens qu'il eſt cruel de frapper ce qu'on aime,
Et qu'en lui pardonnant on fait grace à ſoi même.
Ne penſons plus aux maux que nous avons ſoufferts.
Viens, mon cœur & mes bras te ſont toujours ouverts.

(*Mad. de Limeuil, ſe jette dans ſes bras*).

LE MARQUIS.

Mais il me reſte encor quelqu'un à ſatisfaire.

(*A Valville*).

Vous avez fait, Monſieur, ce que vous deviez faire.
Fidèle a la nature & ſenſible à l'honneur,
Ces ſentimens en vous trouvent un défenſeur:
Un triomphe odieux n'a plus rien qui me tente.
Je reſpecte un bon fils, je ménage une amante.
Nous ne ſommes pas fait pour reſter ennemis,
Et vous me compterez au rang de vos amis.

VALVILLE.

Vous m'avez prévenu: je veux être le vôtre.
Et ce noble retour vous aſſure du notre.